

**Songe d'une journée de répétition**  
**Une journée d'Hamlet**  
**Hamlet au jour le jour**

**De retour à Avignon qu'il avait dirigé en artiste associé en 2004, Thomas Ostermeier revient avec *Hamlet* dans la Cour du Palais des Papes. On est allé le visiter pendant les répétitions. Récit d'une journée de travail à la Schaubühne.**

Rendez-vous un matin de mai, vers 11 heures, dans la banlieue nord-ouest de Berlin, sur les lieux de répétitions de la Schaubühne, une ancienne usine entourée de verdure. Thomas Ostermeier nous y emmène au volant de sa Volvo break, en compagnie de l'écrivain et dramaturge Marius von Mayenburg. En chemin, ils évoquent d'abord tel problème scénique, reviennent sur un détail du texte de Shakespeare, explorent une fois encore la psyché d'Hamlet, continuant ainsi cette « constante conversation », relation mêlée d'amitié et de travail, de sourires complices et de concentration intense qu'ils entretiennent au long cours depuis 1998. Entre eux, c'est un échange incessant, une collaboration continue, à la limite de l'œuvre commune : Marius von Mayenburg servant de traducteur et dramaturge à Ostermeier, et Thomas Ostermeier portant régulièrement sur scène les pièces écrites par Mayenburg, de *Visage de feu* à *Eldorado*. Pour le *Hamlet* qui se jouera à Athènes avant d'arriver dans la cour du Palais des Papes, l'écrivain a offert une nouvelle traduction en allemand du texte de Shakespeare : « *On a profité d'un déplacement de la Schaubühne à Cuba pour travailler ensemble au découpage du texte, raconte-t-il, pour mettre au point la version d'Hamlet que Thomas voulait mettre en scène. Ensuite, il y a évidemment tout un effort pour transcrire en allemand la langue à la fois sombre et brillante de Shakespeare. La question essentielle qu'on se pose sans cesse en traduisant Shakespeare, c'est qu'est-ce que je suis prêt à perdre ? Parce qu'il y a forcément de la déperdition. Mais surtout, je travaille beaucoup en pensant aux acteurs, au public, à la mise en scène* ». Et le metteur en scène d'enchaîner : « *La traduction de Marius est très éclairante pour moi, il pointe des choses dans le texte de Shakespeare que je n'avais jamais vraiment saisies auparavant. Ensuite, nos conversations ne portent pas sur la traduction, mais sur le sens, sur la pièce en général, et sur les solutions scéniques à trouver* ».

Une fois sur place, moment magique : sur scène, les acteurs répètent leur texte en jouant au badminton. Un jeu d'échanges, une volée de volants et de mots, une « séance d'échauffement » pour mettre de la fluidité dans le jeu du théâtre, pour permettre aux acteurs de libérer leurs corps de la diction du texte. Au passage, cette légère partie de badminton nous rappelle au souvenir du *Songe d'une nuit d'été*, monté à Chaillot l'an dernier, toute première entrée du metteur en scène Berlinoise dans le corpus shakespearien. « Oui, et le spectacle commençait avec une party festive qui se déroulait dans la salle, il y avait là tout un jeu avec le public qu'on essaie de continuer avec *Hamlet* mais d'une manière très différente, notamment par le biais des monologues. Dans notre version très remaniée de Hamlet, qui est une sorte de transplantation, d'opération chirurgicale effectuée sur le texte, l'acteur Lars Eidinger jouera trois fois et de trois manières fort différentes le fameux monologue « To be or not to be ». Au fur et à mesure des monologues, on recherche un contact, une interaction avec le public. On avance encore sur cette voie ».

A trois mois du spectacle, pourtant, tout laisse à penser que les choses sont déjà très avancées. « *Mais non, il y a encore beaucoup à faire, c'est seulement le premier filage aujourd'hui, et en six heures on n'a fait que le premier acte* ». Pourtant tout le monde est en action, de la costumière aux régisseurs sons, tout est déjà en place, décor et costumes. « *Il est vrai qu'on travaille un peu dans des conditions de luxe. Le fait de diriger la Schaubühne am Lehniner Platz me permet de gérer les salles, de faire tourner l'équipe et de l'occuper aux répétitions, cela crée des conditions qui n'auraient pas été possibles pour un spectacle produit à l'extérieur de l'institution* ». Mais c'est aussi une particularité du théâtre allemand : trois mois avant les premières répétitions a souvent lieu une « *Bauprobe* » où l'on essaie le décor prévu pour la salle. Contrairement aux habitudes françaises, qui privilégie le travail du texte à la table et fait intervenir costumes et décor à la fin des répétitions. Ici pas de travail à la table — remplacé en début de séance par des conversations collectives autour du texte —, mais un long travail de réglage collectif de tous les éléments, techniques et physiques, sonores ou humains, du spectacle. Luxe suprême, la troupe ne travaille d'ailleurs pas à une seule version de chaque scène, mais avance parfois simultanément sur plusieurs variantes : ainsi la répétition est-elle le lieu et le moment d'une expérimentation ouverte au possible, laissant au metteur en scène une gamme élargie de choix scéniques. « *Il faut dire aussi qu'on fait intervenir sur scène différentes formes théâtrales, parce qu'Hamlet ce n'est pas une seule pièce, c'est un grand nombre de pièces, tragédie, drame familial, pièce politique, etc. Dans mes spectacles précédents, il manquait sans doute une complexité de la narration. Avec ce travail sur le texte de Shakespeare effectué avec Marius von Mayenburg, et une dramaturgie moins linéaire, moins chronologique, je crois pouvoir entrer dans une plus grande complexité* ».

Et puis il y a la vidéo qui vient s'ajouter à une lourde machinerie théâtrale avec laquelle aime jouer Ostermier : plateau tournant de *La Maison de Poupée*, décor explosé pour *Manque* de Sarah Kane. A quoi s'ajoute ici un écran où se répercutent les visions de Hamlet, armé d'une caméra et filmant au plus près son visage et les scènes qui l'entourent. Sous son regard accusateur et paranoïde, s'enchaînent l'enterrement du père et le banquet de mariage de la mère. « *Marius von Mayenburg et moi étions fascinés par cet endroit du texte où l'on prend la viande de l'enterrement pour le buffet de mariage. Donc on a fait se rapprocher ces deux moments, comme si on dansait sur la danse du père. La vidéo met de la distance par rapport à cela : il s'agit pour moi d'entrer dans une réalité psychotique. Ce qui m'intéresse, c'est de trouver le regard de Hamlet sur le monde, et non pas de proposer mon regard subjectif sur ce personnage* ». Et de continuer dans un grand éclat de rire : « *La distanciation ici, ce n'est pas du Brecht, c'est du Ostermeier ! C'est surtout le problème de Hamlet, de l'artiste, de la folie, ou de la peur de la folie, du moins d'une certaine maladie mentale trop complexe pour être nommée, mais qu'on peut mettre en scène* ». L'irruption de la vidéo connote aussi son théâtre de références cinématographiques : on pense surtout à la période Dogma de Lars von Trier, ou au banquet de *Festen* de Thomas Vinterberg. Autant dire à une école nordique qui a su réinventer formellement son attachement à un réalisme psycho-sociologique.

Pendant tout ce temps, de 11h à 17h passées, sans interruption, sans pause café ni cigarette, on rejoue donc sans cesse, et dans une attention extrême de toute l'équipe, ce somptueux premier acte où le banquet de mariage vient se dresser sur la tombe du père. Scène familiale, mais où le politique n'est jamais loin, et il revient à l'avant-plan quand la mariée pousse la chanson et prend des airs de Carla Bruni. Dans cette mise en scène complexe où six acteurs jouent vingt rôles et font plus que se dédoubler, le directeur artistique de la Schaubühne intervient régulièrement, en douceur, pour recadrer tel geste, telle posture de l'actrice Judith Rosmair qui joue le double rôle

de Gertrude et d'Ophélie, à la fois mère et amante d'Hamlet. Jusqu'à monter parfois sur scène, Thomas Ostermier balançant alors sa grande silhouette d'ours blanc sur le plateau terreux du cimetière paternel. Mais il reste le plus souvent à sa table, aux côtés de Marius von Mayenburg d'abord, puis de son scénographe Jan Pappelbaum. Dans une concentration aussi intense que lors de ce formidable Avignon 2004 qu'il avait été invité à diriger, un an après l'annulation du festival. *« Oui, c'est un souvenir magnifique. Il y avait d'abord le rêve de faire venir ensemble les productions de Rodrigo Garcia, Frank Castorf, Marthaler, il y avait eu aussi le dernier discours de Jacques Derrida dans les séances du Théâtre des idées, qu'on a inauguré cette année-là et qui continue encore aujourd'hui. Mais surtout il y avait le sentiment d'une vraie nécessité du théâtre, d'un désir collectif d'entendre des choses, de traiter des thèmes, de savoir ce que les artistes avaient à en dire : something happened »*, conclut-il en anglais — il s'est passé quelque chose. Et aujourd'hui ? *« Aujourd'hui, c'était du travail. Je suis comme un travailleur »*. Un journée ordinaire à la Schaubühne.

**Jean-Max Colard**